



UN PETIT-MAÎTRE

Vraiment, je pense un peu comme M. Henri Roulland : il y a des gens qui "suppléent à leur ignorance par le toupet, etc." Ce monsieur aura eu, du moins, une idée juste, dans sa plumitive carrière à lui—la carrière : pour l'idée, ça n'est pas aussi certain. Et cette pensée m'est venue, à moi, en essayant de digérer le copieux article où le fastidieux et la prétention outrecuidante se disputent la palme, et dont le susdit monsieur alourdissait *La Patrie* du 25 février dernier. Il visait modestement à démantibuler l'œuvre d'une plume canadienne celle-là, et autrement alerte, autrement attrayante que la sienne, celle de notre estimé confrère, le Dr C....

Pour la question de personnalité—c'est le simple cas d'un grotesque poussant l'audace jusqu'à vouloir donner des leçons de bienséance—je n'ai pas à m'en préoccuper. La justice à en faire est bien facile ; notre ami le docteur n'aura qu'à daigner donner un de ces vigoureux coups de bistouri dont il est coutumier, à travers cet abcès encore tout gonflé des humeurs d'importation soi-disant littéraire. Pour cautériser, il n'aura besoin que du fer rouge de son mépris.

Il est homme à le faire. Ayant de "terribles forceps"—comme disait le spirituel et sage A. B., dans *La Patrie*—assez puissants pour extraire un article de quatre colonnes du pauvre cerveau de M. Roulland, il ne saurait manquer de posséder aussi quelque lancette assez bien trempée pour opérer ce dégonflement.

Une autre question me touche davantage, et me scandalise encore plus : c'est la question de principes. L'antagoniste du Dr C., en voilà encore un qui pose au décourageur de jeunes, au monopoleur de l'esprit et de l'art, au bec-fin littéraire. Il y va benoîtement de ses petits conseils, bien peu malins, tout réédités qu'ils soient. "Avant d'aborder la carrière littéraire, écrit-il, il faut se munir d'un bagage de connaissances que l'étude seule fournit. Il ne suffit pas d'avoir le désir d'écrire, il faut savoir écrire." Ça, par exemple, c'est trop fort. On pouvait tolérer ce brave homme, s'ingéniant à ridiculiser artistement les livres d'enseignement de nos écoles congrégationnelles ; déblatrant ses doctrines, plus ou moins pures, du haut d'une tribune qui n'a plus guère de fidèles aujourd'hui. Mais sur ce nouveau terrain de critique, halte-là !

Lorsqu'on proclame d'aussi subtils principes : "n'entrer dans la carrière littéraire que muni d'un bagage de connaissances"—personnelles, sous-entendu, j'espère bien ?—il faut un peu prêcher d'exemple. Or, écoutez bien, M. Roulland :

Dans son No 356, du 28 février 1891, LE MONDE ILLUSTRÉ avait la bonne fortune de publier l'une des plus belles pages d'un poète français : lui-même réputé d'une des plus brillantes parmi les étoiles de seconde grandeur de la France poétique contemporaine. Cela s'appelle : "Vie Eternelle," fragment du *Pcme du siècle*, de M. Marc Bonnefoy. Seulement, au bas de cette page, ça n'était pas le nom de l'auteur que l'on trouvait, mais bien plutôt celui, plus modeste, bien moins connu, de l'un de ses compatriotes qui, trompant notre bonne foi, nous avait fait accepter ces vers de haute marque comme étant de son propre crû. Ce plagiaire éhonté, cher monsieur, par cet envoi, il débutait chez nous, et probablement dans la presse canadienne-française du pays. Estimez-vous que pour aborder la carrière littéraire il fût muni d'un bagage avouable ?

Certes, nous ignorions alors que la paternité littéraire de Marc Bonnefoy fut si indignement violée, car même au "jeune" débutant nous n'eussions pas permis de se fourvoyer à ce point-là.

Mais quelqu'un qui va bien s'amuser, en constatant votre attitude d'aujourd'hui, c'est mon confrère et ami distingué de Paris, M. Chs Fuster, rédacteur en chef du *Semeur*, qui nous révéla, en termes indignés, cet attentat anti-littéraire contre la propriété de son collaborateur.

En effet, M. Roulland, c'est bien malheureux pour le prestige de vos conseils, mais le nom qui se pavait, en intrus, au bas de cette page subtilisée, c'était exactement le même que l'on retrouve au pied de la philippique au Dr C...., agrémentée, celle-ci, d'avis aux "débutants," aux jeunes. Dites-leur donc, je vous prie—parlez-leur expérience—de s'épargner, avant tout, les hontes du plagiat.

Voyez-vous mieux, maintenant, l'utilité des "forceps" pour tirer d'un pauvre cerveau quelque chose de tant soit peu personnel.

C'est notre habitude de clouer au pilori tous ceux qu'il nous arrive de prendre en flagrant délit de plagiat dans nos colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, qui veulent rester honnêtes. Néanmoins, vous eussiez bénéficié peut-être de la prescription, monsieur l'épilogueur de mots de *La Patrie*, si vous n'aviez poussé le sans-gêne téméraire jusqu'à venir endoctriner, sur ce ton de petit-maître, tous nos compatriotes, "jeunes" ou vieux, que vous n'êtes pas en état de bien et justement apprécier.

Eug. Saint-E. Lenoir

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nous avons été très flatté de l'honneur que nous a fait, l'autre jour, notre distingué correspondant de Fort Kent, Maine, M. le curé F.-X. Burque, qui est descendu à nos bureaux pour nous serrer la main.

Le service des malles nous ayant déçus, une *mil- lième* fois, nous avons reçu trop tard pour cette semaine l'*Entre-Nous* de M. Léon Ledieu. Nous sommes heureux de pouvoir donner "en premier MONDE ILLUSTRÉ" une causerie intéressante de notre excellent collaborateur, le Dr Eug. Dick.

Au couvent de la Pointe-aux-Trembles, près Montréal, le bazar tenu par les bonnes dames religieuses a eu tout le succès que nous lui prédisions. Ces dames nous demandent d'être leur interprète pour remercier le nombreux public qui a visité et encouragé cette fête de charité, et les acteurs amateurs qui leur ont prêté leur bienveillant concours. Nous y accédons volontiers, heureux de participer un tout petit peu au mérite de cette bonne œuvre.

LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà fait mention de l'heureuse idée qu'a eue son confrère parisien, *Paris-Province*, de poser, en plébiscite, à ses lecteurs et lectrices cette délicate et intéressante question : "Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?" Dans le temps, nous l'en avons même vivement félicité. Maintenant qu'il nous apporte les réponses, très nombreuses, faites à cette brûlante interpellation, nous osons nous permettre de lui en emprunter quelques-unes, ou très justes, ou, du moins, fort spirituelles. Nous en parsèmerons, d'ici à quelque temps, nos colonnes de *Notes et Faits*, où il fera plaisir à nos lecteurs et lectrices, nous en sommes sûrs, de rencontrer ces ravissants échos du cœur, ces éclairs étincelants de l'esprit gaulois

Dans la troisième conférence de sa série sur "L'Eglise et le règlement des questions actuelles" le R. P. Plessis s'est appliqué à trouver la véritable solution de la question du jour la plus brûlante : la question sociale. Après avoir montré

ses origines, découvert les raisons de l'apreté qui l'anime aujourd'hui, le puissant prédicateur fait voir qu'elle n'a que trois médecins naturels : l'Etat, la Liberté, l'Eglise. Il démontre ensuite qu'aucun des trois ne saurait, seul, avoir raison de "cette grande pitié qui règne dans le monde du travail" : doublement pitié, faite de la misère du travailleur et de la sympathie, grandissante chaque jour, du monde qui possède. Et puis, traçant le rôle de l'Etat bien pensant, celui de la Liberté qui ne veut pas être la licence et dégénérer en anarchie, il établit sur la logique et l'expérience, irréfutablement, que l'Eglise possède, à elle seule, le premier et le dernier mot de la question, et seule, avec le loyal concours de ses collègues, peut arriver à guérir radicalement la plaie, déjà trop envénimée, des sociétés modernes, parce qu'elle seule a le remède moral et peut assurer l'efficacité du remède physique. Cette réfutation habile et solide des billesvesées communes aux grands rêveurs humanitaires est bien capable de consoler les âmes droites et sincères et de les rassasier dans leur recherche avide de la vérité qui sauve.

Une insigne faveur littéraire dont LE MONDE ILLUSTRÉ, depuis longtemps déjà, sollicitait l'honneur et l'obligeance, par l'entremise bien humble de son directeur, vient de lui être enfin accordée. Témoignage, la bonne lettre ci-contre ; dans notre satisfaction bien vive, nous savons mal résister au plaisir de la citer intégralement.

"Au sympathique directeur
du MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal.

"Monsieur et cher confrère,
"Ne sachant comment m'excuser de ne vous avoir pas encore envoyé de vers, alors que depuis près de deux ans vous m'en demandez pour votre charmant MONDE ILLUSTRÉ, je me fais un plaisir de vous réserver exclusivement tout l'inédit de ma quatrième série des *Poèmes du Cœur*, dont ci-inclus quelques fragments.
"Veuillez croire, monsieur et cher collègue, à ma bien confraternelle sympathie.

"MARIE-EDOUARD LENOIR,
"Directrice du *Biographe*.

"Villa Marie à Lormont, près Bordeaux (Gironde)
"Janvier 1893."

Bientôt donc, la galerie de "Nos correspondants à l'étranger" pourra, sans scrupule aucun, s'enrichir du portrait charmant de cette suave muse, aux tons pleins de douceur, comme sa belle France du Midi.

Avec les amicales lignes ci-dessus, et les beaux vers que nous aurons l'avantage, au moins d'ici à quelque temps, de publier d'elle, la photographie de Mme Lenoir, si fidèle et gracieuse, lui gagnera, nous en sommes sûrs, les suffrages de tous ses lecteurs du Canada français. Dans la grande famille du MONDE ILLUSTRÉ, nous promettons à notre exquise visiteuse la plus cordiale bienvenue.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Ludo, Montréal.—Ma foi ! vous avez bien un peu raison de vous plaindre. Qu'y faire, cependant ? Nous vous tenons à l'ordre du jour, et la promotion ne se fera plus attendre que le moins possible. En dépit de tout mon bon vouloir, je ne puis faire mieux que de vous promettre cela.

Alcide, Arthabaskaville.—Mille doléances, mon charmant jeune confrère ; mais c'est trop neuf, trop inexpérimenté, votre *Souvenir*, malgré qu'il s'y révèle, je le constate avec bonheur, un fonds de réelle facilité. Patience, avec constance : faites de l'exercice consciencieux, vous en avez tout le temps voulu, et vous nous reviendrez. Vous serez surpris de voir tout ce dont votre plume, trop novice aujourd'hui encore pour le service public, sera alors capable. Vous avez, ce semble, la vocation qui promet le succès ; ne vous en désistez pas ; point de faiblesse. *Excelsior !*

JULES SAINT-E.

La Sarsepareille de Hood guérit positivement, la même où d'autres échouent. Aucun autre médicament n'a enregistré à son actif d'aussi nombreux succès.